



Charles Wohlforth
LA BALEINE ET LE
SUPERCALCULATEUR



Paulsen

Dans l'Arctique, le réchauffement climatique n'est pas une abstraction, mais une réalité qui affecte déjà le quotidien des autochtones. Aussi les scientifiques s'efforcent-ils, sur le terrain, de traquer les signes de cette mutation pour en déduire des lois et modéliser le réel. De leur côté, les Esquimaux inupiat, forts de leur expérience pluriséculaire au contact de la nature, ont développé une connaissance intuitive du milieu extrême dans lequel ils vivent. Les uns et les autres, observe Charles Wohlforth, s'accordent sur le caractère dramatique de la situation. Mais des divergences d'ordre culturel se font jour dès qu'il s'agit d'envisager des solutions communes pour l'avenir.

Mêlant données scientifiques, anecdotes et témoignages d'autochtones, Charles Wohlforth jette un regard neuf sur les enjeux d'un réchauffement climatique qui touchera bientôt la planète entière.

Né en 1963, Charles Wohlforth, après des études à l'université de Princeton, devient journaliste de radio. Il vit en Alaska et collabore à des ouvrages collectifs et à de nombreux magazines.

CHARLES WOHLFORTH

LA BALEINE
ET
LE SUPERCALCULATEUR

Enquête sur le réchauffement climatique

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Weitzmann

Extrait numérique



Paulsen

PRÉFACE

J'aime l'hiver, surtout quand je vole, fondant tel un faucon à travers la forêt de bouleaux. Si la neige est bonne au parc Kinck d'Anchorage, la piste de ski descend droit entre les arbres centenaires, parmi les collines au sommet arrondi mais tombant presque à pic, dans la blancheur muette des clairières et la glace ombrée des fourrés. Je m'arrête un instant pour admirer à l'horizon le bleu-gris d'un iceberg dérivant lentement vers la mer, l'angle du soleil, bas sur les forêts, et la silhouette abrupte des montagnes aux reflets d'or. Je reprends la piste, l'air sec et glacé fouette mon visage en sueur. J'écoute la course du vent tandis que je glisse, genoux ployés sur la pente rapide. C'est à cela que je repense, plus tard, lorsque je suis coincé dans les embouteillages boueux d'avril ou assis, des heures entières, devant mon ordinateur tandis qu'au-dehors la pluie de septembre tombe à verse. Je songe à l'hiver, saison durant laquelle le monde devient solide, pur, acéré, saison durant laquelle je suis libre.

Or, depuis quelque temps, les hivers n'en sont plus en Alaska, certaines rivières ne gèlent plus, les premières neiges viennent tard et sont immédiatement suivies de pluie là où, naguère, le blanc recouvrait tout. La piste de ski est inutilisable. Vers la fin de la saison, les courses de traîneaux – l'un de mes plus chers souvenirs d'enfance – sont de plus en plus souvent annulées, faute de neige. Et il en est ainsi depuis plusieurs années. Un temps, les plus vieux des autochtones ont répété à l'envi qu'ils n'avaient jamais vu cela, puis on a cessé d'en parler. Aux discussions a succédé un silence morose, faussement indifférent, empreint d'angoisse.

Bon gré mal gré, la science elle-même doit à présent reconnaître que les températures hivernales moyennes, dans l'Alaska intérieur, ont augmenté de

quatre degrés depuis les années cinquante, et les précipitations annuelles de 30 % entre 1968 et 1990. Les glaciers d'Alaska diminuent dans des proportions considérables, des terres autrefois constamment gelées commencent à fondre, la glace arctique, moins étendue, s'amincit.

Les autochtones inupiat¹ n'ont cependant pas attendu les scientifiques pour s'en apercevoir. Leur expérience millénaire de la chasse à la baleine sur les glaces flottantes a développé leur perception naturelle de l'écosystème dans lequel ils vivent et de son climat. Lorsque les scientifiques ont compris que le réchauffement global allait d'abord frapper au nord, notamment dans l'Arctique, ils ont commencé à s'intéresser aux natifs, voire à envier leur appréhension quasi instinctive de l'environnement ; certains ont cherché à se rapprocher d'eux, tandis que d'autres étudiaient la façon dont ils s'adaptaient au monde nouveau. Nul doute, en effet, que l'ensemble de l'humanité soit bientôt contraint de les imiter de son mieux.

La réalité du changement climatique est aujourd'hui une évidence. La consommation massive des énergies fossiles a augmenté de façon considérable le pourcentage de dioxyde de carbone présent dans l'atmosphère, ce qui a pour effet de retenir la chaleur du soleil sur la Terre. L'ampleur brutale de ce phénomène sur l'équilibre planétaire des températures a été clairement établie, il y a plus de trente ans déjà. Nous avons donc la scène du crime, la victime, le suspect, le mobile, l'occasion et l'arme encore fumante, soit un ensemble de preuves suffisant pour mener au verdict. Il nous manque encore la certitude scientifique, susceptible de déterminer la part de ce changement climatique imputable à l'homme et celle résultant d'un processus naturel. Nous ne pouvons pas non plus prévoir exactement ce qui va suivre. La terre est complexe et le jeu des prédictions y est presque impossible. En attendant, les polémiques font rage autour de doutes marginaux qui ne mettent pas en cause l'énorme et palpable réalité du phénomène.

Laissons donc les débatteurs s'enliser dans les abstractions sceptiques. Ici et maintenant, le changement climatique est concret, vécu dans la chair et dans l'histoire quotidienne des individus, dans ce qu'ils ont vu de leurs yeux et expérimenté eux-mêmes. Ici et maintenant, le changement climatique est

l'aventure de la survie et de la croissance d'organismes humains contraints de s'adapter à un nouveau monde naturel. L'un des mythes inupiat parle d'un temps où la terre était livrée au chaos. Les chrétiens ont également leur version de la Création. Aujourd'hui le monde retourne bel et bien au chaos, et notre espèce s'embarque pour un voyage inédit, à la fois physique, moral et culturel. Si nous voulons être honnêtes, force nous sera de revoir nos croyances les plus fondamentales concernant nos relations avec la nature. À cet égard, les Inupiat sont à l'avant-garde, et tout indique qu'ils sont d'excellents guides.

À Anchorage, dans l'intervalle d'un hiver triste et chaud, j'ai appris le plaisir de la course. C'était l'époque des premiers bourgeons sur les bouleaux, juste à temps pour l'anniversaire de mon père en avril, alors qu'avant, ces mêmes bourgeons n'apparaissaient qu'en mai, pour mon anniversaire. Suis-je, au fond de moi-même, prêt à accepter l'idée que le monde sera, sous peu et pour toujours, différent ? Jour après jour – pour une saison à chaque fois –, j'essaie de m'adapter.

¹ Inupiat est le pluriel et l'adjectif d'Inupiaq (toutes les notes sont du traducteur, sauf mention NdA).

LA BALEINE

La banquise côtière découpe l'eau comme le bord d'une piscine. Une toile de tente blanche, plusieurs scooters des neiges, de lourds traîneaux de bois, un bateau inupiat, un umiaq¹ sont posés, telles des affaires de plage, sur la surface bleue et blanche de la glace. Des vaguelettes agitent l'eau libre, à l'exception des bords où une fragile peau de glace toute neuve apaise la surface. Au Nord, depuis l'extrémité du chenal, le soleil irise l'eau dans des tons jaune orangé et bleu roi qui font ressortir les aspérités de la glace nouvelle et claire. Il est minuit passé, ce 6 mai 2002, à trois milles au large de Barrow, dans l'Alaska.

Un murmure me pousse vers la lisière de glace :

“Regarde, un renard ! Il doit suivre les ours polaires.”

Silhouette furtive, en effet, d'un renard qui dépasse le camp. Il se déplace à petits pas rapides, le bout de ses pattes s'effaçant dans le mouvement. Le dos cambré et la queue relevée, il semble danser sur cette pellicule d'eau durcie, qui, presque irréelle, recouvre l'eau indigo et ne paraît guère plus épaisse qu'une croûte de pain. Il a l'air de savoir le poids qu'elle peut supporter et semble calibrer chaque mouvement en conséquence. Les baleiniers inupiat de l'équipe d'Oliver Leavitt sont béats d'admiration, les yeux rivés sur l'animal qui s'éloigne et disparaît bientôt. Tous sont des chasseurs expérimentés, même les jeunes, or les voici impressionnés par tant d'habileté : le renard a une science dont ils aimeraient être détenteurs, il sait quelque chose qui pourrait les aider à survivre.

Les cinq benjamins de l'équipe construisent, depuis le bord, une route de glace. Maniant pics à glace et piolets, ils fracassent la crête haute, propulsent des morceaux de glace brisée qui viennent remplir les pendages. En cas de

détérioration de la glace, on disposera d'une route de secours pour les scooters des neiges et les traîneaux ; si, au contraire, la vie au camp reste normale, ce sera un passage d'appoint pour envoyer un des jeunes chercher en ville boissons gazeuses et beignets. Douze heures sont nécessaires à ce travail, douze heures d'affilée. Le chef d'équipe, Billy Jens Leavitt, fils du capitaine, est un géant : haute silhouette aux longs membres, aux grands pieds, qui manie la pioche comme d'autres la matraque. D'après son père, qui s'en vante tout en prétendant s'en plaindre, Billy Jens lance le harpon avec une telle force que l'instrument entre par la gueule de la baleine et en ressort par la queue. Ambrose Leavitt et Gilford Mongoyak, bien que tous deux adultes, sont les cadets de Billy dans l'équipe. Ambrose vient d'avoir un fils ; il lui manque de façon si violente qu'Oliver se refuse à l'envoyer faire la moindre course chez lui, de peur qu'il ne revienne pas. Gilford, lui, parle constamment de ses propres enfants, respectivement âgés d'un et deux ans. Quant aux plus jeunes, le très courtois Jens Hopson, encore lycéen, et Brian Akhiviana, timide mais chaleureux, étudiant en seconde année d'Université, ce sont deux garçons aux visages d'adolescents qui triment comme des hommes.

Je suis le plus vieux et ils me traitent en conséquence, avec un respect notable ; cela me paraît d'autant plus étrange que je n'ai qu'une connaissance fort limitée de ce que nous sommes en train de faire. Sitôt arrivé, j'ai dû me saisir d'un pic à glace ; il n'y en avait que cinq, nous étions six, et Billy Jens n'a pu se résoudre à me dire lequel prendre : il n'a pu, en fait, se décider à commander un aîné. Ils m'ont donc entouré tandis que j'essayais d'évaluer rapidement la situation. Je me suis finalement avancé, me suis emparé de la grosse pioche de Billy Jens auquel j'ai adressé une phrase que je croyais aimable – “Tu m'as l'air d'avoir besoin de repos” –, persuadé de montrer ainsi que je savais qu'il était le patron. Bien entendu, c'était une double gaffe. Non seulement Jens n'avait nul besoin de repos mais la pioche était sa préférée. Quand nous nous sommes mis au travail, il a pris un outil à l'un des plus jeunes et, dès que j'ai posé ma pioche pour une courte pause, il a aussitôt fait l'échange sans un mot.

Thermos et radio marine à portée, Oliver Leavitt, assis sur un long traîneau de bois, contemple silencieusement les blocs de glace et les icebergs dérivant

lentement sur la surface calme. Rien de plus déroutant, lorsque l'on sort pour la première fois sur la banquise avec des chasseurs inupiat, que ces longs arrêts durant lesquels ils restent figés comme des statues, à fixer l'horizon ! On se dit alors que ces types fument trop. Il m'a fallu du temps pour comprendre le sens de ces pauses qui peuvent durer des heures. Un jour que je faisais les cent pas pour me réchauffer, un chasseur, surgissant à mes côtés, s'est soudain mis en arrêt de la même façon, les yeux dans le vague, l'air de poser pour une illustration romantique du noble Esquimau. Une minute plus tard, il m'indiquait, à une centaine de mètres, un gros ours polaire qui s'approchait. Pareille apparition tenait pour moi de la magie. Le chasseur avait-il le pouvoir de convoquer des spectres animaux ? Son observation immobile et muette avait rendu l'ours visible, et cela nous avait évité – je l'ai finalement compris – de jouer le rôle de proies.

La blancheur alentour évoque une immense épave, un chaos statique, dépourvu de repères, mais fourmillant d'informations pour ceux qui savent les lire. Il faut pour cela être capable d'adopter un rythme plus lent que celui des changements que l'on veut observer.

Un ours polaire nage devant le camp, s'arrête et se met à patauger sur place, dressant son long cou au-dessus de l'eau, tel un périscope, afin de scruter la zone à l'horizon de laquelle se découpe l'extrémité blanche des chaînes de crête, telle la montagne d'un continent lointain.

Incapable de rester éveillé plus longtemps, je rejoins les jeunes dans la tente. Comme tous les baleiniers inupiat, l'équipe utilise des tentes de grosse toile blanche – version légère de la classique tente militaire –, dotées de mâts robustes et de plaques de contreplaqué isolantes sur le sol. Un brûleur à gaz y chauffe un pot de café de cow-boy (un café cendreuse à base de poudre moulue jetée dans l'eau). Même quand rien ne cuit, la flamme reste allumée pour tenir la tente au chaud. Le fourre-tout de bois léger, à côté duquel on trouve des caisses de Coca-Cola et de 7-Up que la glace, en dessous, garde au froid, contient des trésors de cookies, bonbons et – friandise préférée des Esquimaux – beignets glacés. Les plats chauds, en provenance de la ville, enfermés dans des glacières en plastique, se composent de poulet frit ou d'aluuttigaaq (un délicieux caribou

frit dans une sauce épaisse) ou encore du merveilleux maktak, blanc de baleine cru, parfois trempé dans le vinaigre. Beaucoup de graisse, dans tous les cas, pour emmagasiner de la chaleur par cette température glacée. Chaussettes, gants et bottes alignés sont suspendus à sécher au mât de façade. Chacun doit dormir tout habillé, engoncé dans sa parka, ses pantalons de neige et ses bottes arctiques. Échapper à une cassure soudaine des glaces, comme il en survient de temps à autre en cette saison, justifie cette précaution. Dans un espace de la taille d'un grand lit, les hommes ronflent côte à côte, jusqu'à six ou huit en même temps, allongés sur des piles de couvertures et des fourrures de caribou et d'ours polaire. Avec le manque de sommeil, même la proximité d'hommes négligés, non lavés, n'empêche pas de s'assoupir.

Je m'éveille à 5 heures et demie du matin face aux ours polaires : cette fois, c'est une femelle et son ourson qui passent à la nage, le petit sur le dos de la mère. Oliver est toujours immobile, assis à la même place, fixant le lointain dans la même direction. Le continent de glace de l'autre côté de l'eau, lui, a bougé. Il est à présent plus proche et la chaîne de crête est entièrement visible. Oliver m'invite à m'asseoir pour boire un café et bavarder, ce qui est une surprise, car on m'a vivement conseillé de rester muet au camp de baleine. Les équipiers sont censés faire le moins de bruit possible afin de ne pas effrayer les baleines boréales qui ont l'ouïe fine, y compris à de grandes distances : on en a vu dévier de leur route parce qu'une porte de fourre-tout avait été claquée un peu trop fort, par exemple. Dans l'obscurité de l'hiver, avant l'arrivée des cétacés, les femmes chargées de coudre la couverture d'ugruk (peau de phoque barbu) travaillent dans le calme. De même, quand une saison baleinière n'est pas bonne, les gens ont pour coutume d'en rejeter la faute sur un conflit en ville. Les Inupiat n'aiment pas le conflit. Au camp, les teenagers se taisent jusqu'à ce qu'on leur adresse la parole. "Bon Dieu, tu n'es pas un gosse !" dit Oliver, une manière comme une autre de m'inviter à parler.

Oliver est un grand type massif qui sait user de mimiques pour vous indiquer l'état de vos relations avec lui : sans un mot, mais avec une rapidité remarquable, il peut passer d'une insondable placidité à une grimace agressive ou un sourire

entendu suggérant qu'il vous laisse voir son jeu, en partie seulement, et pas ses meilleures cartes. Il tirait les canards quand il était gosse pour le compte d'Anciens devenus incapables de chasser – un talent qui lui valut, dans sa phase militante, de jouer un petit rôle dans l'événement à l'origine de la lutte des Indiens d'Alaska pour la revendication des terres.

En mai 1961, peu après que l'Alaska fut devenu un État de l'Union, un braconnier de Barrow, qui chassait pour survivre et avait tué un canard hors saison, se fit prendre. Une loi concoctée à des milliers de kilomètres de là, et pour des raisons tout à fait extérieures aux nécessités des familles inupiat, interdisait en effet la chasse aux canards entre le 10 mars et le 1^{er} septembre, soit virtuellement toute la période que les oiseaux migrateurs passent en Arctique. Le braconnier arrêté, les habitants de Barrow, cent cinquante hommes, femmes et enfants, décidèrent de protester à leur manière : ils se présentèrent aux autorités, chacun avec un canard mort entre les mains, afin d'être appréhendés eux aussi. L'équipe d'Oliver avait fourni la plupart des oiseaux, distribuant près de la moitié de ceux qu'elle avait récemment abattus.

Oliver était encore à l'école primaire la première fois qu'il rejoignit un camp de baleines. Son père, travailleur précaire, déchargeur de fret, n'avait pas les moyens de monter une équipe de baleiniers, si bien qu'Oliver apprit de ses oncles les méthodes traditionnelles, regardant, puis imitant ce qu'il voyait, et prenant des coups sévères à chaque erreur. L'un de ses oncles cognait ses équipiers à la pagaie ; un autre était plus doux – l'humour sec, impitoyable des Inupiat corrige parfois plus et mieux que la violence.

Oliver quitta le foyer familial pour le lycée, une boarding school réservée aux Indiens d'Alaska, puis, après son bac en 1963 et une formation professionnelle, il partit vivre à New York, Los Angeles et dans la baie de San Francisco. Il était au Vietnam durant l'offensive du Têt et ne rentra à Barrow qu'en 1970, après que la découverte d'immenses gisements pétroliers dans le North Slope eut modifié le rapport de forces au Congrès en faveur des Inupiat. Ces derniers étaient sur le point de s'enrichir et recherchaient l'aide d'hommes jeunes comme Oliver, qui avaient bourlingué et connaissaient le monde. Il resta donc sur place.

Assis sur la luge, il guette les baleines tout en jugeant la glace. Dans la chasse de printemps traditionnelle, l'umiaq est posé sur le bord de la glace et, dès qu'une baleine fait surface à proximité, l'équipe se lance aussi vite et calmement que possible, pagayant sinon jusqu'à l'animal lui-même, du moins jusqu'à l'endroit où le capitaine compte le voir ressurgir. Le point vulnérable de la baleine est situé juste derrière le crâne ; pour que le harponneur armé d'une perche en bois lourd puisse l'atteindre, le capitaine doit diriger le bateau droit sur le dos du mammifère ou, à défaut, tout près sur le côté. Le cétacé pouvant se déplacer bien plus rapidement, l'essentiel de la chasse consiste à attendre tranquillement l'instant où il sera suffisamment proche pour permettre le tir. C'est pourquoi, tout comme les sons, les couleurs voyantes sont interdites au camp, afin de ne pas trahir la présence des chasseurs. Ceux-ci portent des pull-overs parkas blancs, doublés de caribou. Ce matin-là, nous n'avons vu qu'une baleine, un dos noir roulant au loin, à la surface, mais nous en avons entendu une seconde, souffle rugissant surgi d'un lieu qui nous était dissimulé par la glace. C'est peu. Normalement, en cette période de l'année, les baleines se succèdent en quelques minutes. Des équipes pagayaient plus loin à leur recherche : peut-être la migration passait-elle de l'autre côté de la masse de glace.

La glace est mauvaise cette année, comme depuis dix ans maintenant, et cela ne fait qu'empirer. Traditionnellement, les choses se font de la manière suivante. La glace côtière se forme à l'automne, alors que les morceaux de banquise flottant près de la plage sont peu à peu réunis par la nouvelle glace qui les soude. Ces floes² sont des morceaux entiers de la glace de l'année précédente, qui n'ont jamais fondu. Ils se constituent généralement à partir de vieilles crêtes de pression, montagnes glacées qui se sont construites par le choc d'immenses plaques entre elles, et se changent en glace d'eau douce au printemps où les températures, plus chaudes, drainent vers le fond des poches de saumure. La surface devient lisse et ronde, la glace se fait dense, dure et cassante. Les Inupiat l'appellent pigaluyak, "glace de glacier". La surface, d'une blancheur absolument pure, brille par en dessous, dans des tons de bleu iridescent. Les voyageurs

inupiat en utilisent l'eau fraîche pour leur thé. Les baleiniers dénichent des glaces vieilles de plusieurs années, dont la masse offre le plus souvent une solide plate-forme pour approcher les baleines.

Au cours de l'hiver 2001-2002 cependant, comme plusieurs fois déjà par le passé, on trouvait peu de vieille glace à Barrow. Celle du rivage ne s'était pas formée aussi solidement qu'elle l'aurait dû et, le 18 mars, il se produisit un phénomène étrange et inquiétant : la glace disparut purement et simplement. Elle libéra l'eau jusqu'à la plage, juste devant la maison d'Oliver Leavitt. La houle d'une tempête lointaine parvint jusque-là pour soulever et casser la glace, qu'un courant emporta ensuite. (L'océan Arctique n'a virtuellement pas de marée lunaire mais les gradients de pression atmosphérique provoquent des montées et des descentes d'eau que les Inupiat nomment "marées".) La glace aurait dû être assez résistante. Nul, en tout cas, ne se souvenait de l'avoir vu disparaître aussi vite, jamais avant juillet, d'ordinaire. Ce jour-là également, une douzaine de chasseurs de phoques dérivèrent en mer, réfugiés sur des bancs de glace. Certains n'eurent même pas conscience d'errer en plein océan Arctique, avant d'apercevoir les hélicoptères des services de secours. Comment savoir que vous bougez quand tout votre univers bouge aussi et dérive avec vous ?

Plus tard, la berge s'est de nouveau gelée, la glace est revenue, mais elle était peu épaisse et manquait d'ancrage solide, et quand la saison de la chasse s'est ouverte, un fort vent d'ouest l'a, pour plusieurs jours, poussée contre la berge, puis un vent d'est non moins puissant en a partiellement nettoyé les restes.

Ces phénomènes avaient, selon Oliver, cimenté la glace de façon appropriée pour la chasse. Il choisit donc une zone plate dont la hauteur au-dessus de l'eau et la couleur lui indiquaient qu'elle serait assez forte pour supporter une baleine. Il envoya néanmoins régulièrement quelqu'un observer les craquelures de la plaque qui s'étendait à un ou deux milles entre la terre ferme et nous.

Une autre menace le préoccupait ce matin-là : l'épais chaos de glace que nous apercevions de l'autre côté de la banquise et qui, très lentement, se déplaçait vers le sud-ouest, se rapprochant imperceptiblement de nous. "Si les gars se rendent compte qu'elle vient vers nous, nous aurons vidé les lieux en cinq



216, boulevard Saint Germain, 75007 Paris

www.editionspaulsen.com

Titre original

The Whole and the Supercomputer

© Charles Wohlforth, 2004

© Éditions Paulsen, Paris, 2008 pour la version française

novembre 2012 pour la présente version

© Carte Zarza, Paris, 2008

ISBN 978-2-91655-230-9

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.